

JEAN GIONO

CHRONIQUES

I

Un roi sans  
divertissement

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

*Romans – Récits – Nouvelles – Chroniques*

LE GRAND TROUPEAU.  
SOLITUDE DE LA PITIÉ.  
LE CHANT DU MONDE.  
BATAILLES DANS LA MONTAGNE.  
L'EAU VIVE.  
UN ROI SANS DIVERTISSEMENT.  
LES ÂMES FORTES.  
LES GRANDS CHEMINS.  
LE HUSSARD SUR LE TOIT.  
LE MOULIN DE POLOGNE.  
LE BONHEUR FOU.  
ANGELO.  
NOÉ.  
DEUX CAVALIERS DE L'ORAGE.  
ENNEMONDE ET AUTRES CARACTÈRES.  
L'IRIS DE SUSE.  
POUR SALUER MELVILLE.  
LES RÉCITS DE LA DEMI-BRIGADE.  
LE DÉSERTEUR ET AUTRES RÉCITS.  
LES TERRASSES DE L'ÎLE D'ELBE.  
FAUST AU VILLAGE.  
ANGÉLIQUE.  
CŒURS, PASSIONS, CARACTÈRES.  
LES TROIS ARBRES DE PALZEM.

*Suite de la bibliographie en fin de volume*

## UN ROI SANS DIVERTISSEMENT



JEAN GIONO

CHRONIQUES

I

UN ROI  
SANS  
DIVERTISSEMENT

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1947.*

*... Si vous m'envoyiez votre cornemuse  
et toutes les autres petites pièces qui en  
dépendent, je les arrangerais moi-même  
et jouerais quelques airs bien tristes,  
bien adaptés puis-je dire, à ma pénible  
situation de prisonnier.*

(Lettre de Auld-Reekie).



Frédéric a la scierie sur la route d'Avers. Il y succède à son père, à son grand-père, à son arrière-grand-père, à tous les Frédéric.

C'est juste au virage, dans l'épingle à cheveux, au bord de la route. Il y a là un hêtre; je suis bien persuadé qu'il n'en existe pas de plus beau : c'est l'Apollon-citharède des hêtres. Il n'est pas possible qu'il y ait, dans un autre hêtre, où qu'il soit, une peau plus lisse, de couleur plus belle, une carrure plus exacte, des proportions plus justes, plus de noblesse, de grâce et d'éternelle jeunesse : Apollon exactement, c'est ce qu'on se dit dès qu'on le voit et c'est ce qu'on se redit inlassablement quand on le regarde. Le plus extraordinaire est qu'il puisse être si beau et rester si simple. Il est hors de doute qu'il se connaît et qu'il se juge. Comment tant de justice pourrait-elle être inconsciente ? Quand il suffit d'un frisson de bise, d'une mauvaise utilisation de la lumière du soir, d'un *porte-à-faux* dans l'inclinaison des feuilles pour que la beauté, renversée, ne soit plus du tout étonnante.

En 1843-44-45, M. V. se servit beaucoup de ce hêtre. M. V. était de Chichiliane, un pays à vingt et un kilomètres d'ici, en route torse, au fond d'un vallon haut. On n'y va pas, on va ailleurs, on va à Clelles (qui est dans la direction), on va à Mens, on va même loin dans des quantités d'endroits, mais on ne va pas à Chichiliane. On irait, on y ferait quoi? On ferait quoi à Chichiliane? Rien. C'est comme ici. Ailleurs aussi naturellement; mais ailleurs, soit à l'est ou à l'ouest, il y a parfois un découvert, ou des bosquets, ou des croisements de routes. Vingt et un kilomètres, en 43, ça faisait un peu plus de cinq lieues et on ne se déplaçait qu'en blouse, en bottes et en bardot au pas. C'était donc très extraordinaire, Chichiliane.

Je ne crois pas qu'il reste des V. à Chichiliane. La famille ne s'est pas éteinte mais personne ne s'appelle V. : ni le bistrot, ni l'épicier et il n'y en a pas de marqué sur la plaque du monument aux morts.

Il y a des V. plus loin, si vous montez jusqu'au col de Menet (et la route, d'ailleurs, vous fait traverser des foules vertes parmi lesquelles vous pourrez voir plus de cent hêtres énormes ou très beaux, mais pas du tout comparables au hêtre qui est juste à la scierie de Frédéric), si vous descendez sur le versant du Diois, eh bien, là, il y a des V. La troisième ferme à droite de la route, dans les prés, avec une fontaine dont le canon est fait de deux tuiles emboîtées; il y a des roses trémières dans un petit jardin de curé et, si c'est l'époque des grandes vacances, ou peut-être même pour Pâques (mais à ce moment-là il gèle encore dans ces parages), vous

pourrez peut-être voir, assis au pied des roses trémières, un jeune homme très brun, maigre, avec un peu de barbe, ce qui démesure ses yeux déjà très larges et très rêveurs. D'habitude (enfin quand je l'ai vu, moi), il lit, il lisait Gérard de Nerval : *Sylvie*. C'est un V. Il est (enfin il était) à l'école normale de, peut-être Valence, ou Grenoble. Et, dans cet endroit-là, lire *Sylvie* c'est assez drôle. Le col de Menet, on le passe dans un tunnel qui est à peu près aussi carrossable qu'une vieille galerie de mine abandonnée, et le versant du Diois sur lequel on débouche alors c'est un chaos de vagues monstrueuses bleu-baleine, de giclements noirs qui font fuser des sapins à des, je ne sais pas moi, là-haut; des glacis de roches d'un mauvais rose ou de ce gris sournois des gros mollusques, enfin, *en terre*, l'entrechoquement de ces immenses trappes d'eau sombre qui s'ouvrent sur huit mille mètres de fond dans le barattement des cyclones. C'est pourquoi je dis, *Sylvie*, là, c'est assez drôle; car la ferme, qui s'appelle « Les Chirouzes » est non seulement très solitaire, mais manifestement, à ses murs bombés, à son toit, à la façon dont les portes et les fenêtres sont cachées entre des arcs-boutants énormes, on voit bien qu'elle a peur. Il n'y a pas d'arbres autour. Elle ne peut se cacher que dans la terre et il est clair qu'elle le fait de toutes ses forces : la pâture derrière est plus haute que le toit. Le jardin de curé est là, quatre pas de côté, entouré de fil de fer, il me semble, et les roses trémières sont là, on ne sait pas pourquoi, et V. (Amédée), le fils, est là, devant tout. Il lit *Sylvie*, de Gérard de Nerval. Il lisait *Sylvie* de Gérard de Nerval quand je l'ai vu. Je n'ai pas vu son père,

sa mère; je ne sais pas s'il a des frères ou des sœurs; tout ce que je sais, c'est que c'est un V., qu'il est à l'école normale de Valence ou de Grenoble et qu'il passe ses vacances là, à sa maison.

Je ne sais même pas si c'est un parent, un descendant de ce V. de 1843. C'est la seule famille portant ce nom à proximité — relative — de Chililiane.

Celui de 1843, je n'ai pas pu savoir exactement comment il était. On n'a pas pu me dire s'il était grand ou petit. Je le vois, moi, avec la barbe; un peu comme la barbe du jeune homme qui lit Gérard de Nerval : des poils très bruns, très vigoureux, très frisés, sans doute très épais, mais donnant une barbe un peu clairsemée à travers laquelle on aperçoit vaguement la forme du menton. Pas une belle barbe, mais une barbe, je sais très bien ce que je veux dire, une barbe, nécessaire, obligée, indispensable. Grand? Mon Dieu, il aurait pu être petit, à condition d'être râblé; mais certainement d'une très grande force physique.

J'ai demandé à mon ami Sazerat, de Prébois. Il a écrit quatre ou cinq opuscules d'histoire régionale sur ce coin du Trièves. J'ai trouvé dans sa bibliothèque une importante iconographie sur Cartouche et Mandrin, sur des loups-garous dont les différentes gueules sont portraiturées (il n'y manque pas une canine). Il y a les portraits de deux ou trois étrangleurs de bergères et même des quantités de documents sur un nommé Brachet, notaire à Saint-Baudille, qui « souleva sa caisse en l'honneur d'une lionne », mais sur mon V. de 43 rien; pas un mot.

Sazerat cependant connaît l'histoire. Tout le

monde la connaît. Il faut en parler, sinon l'on ne vous en parle pas. Sazerat m'a dit : « C'est par délicatesse. On l'a considéré comme un malade, un fou. On s'arrange pour que ça ne fasse pas époque. On est assez sûr de soi pour savoir qu'on ne va pas se mettre du jour au lendemain à arrêter les cars sur la route mais on n'est jamais sûr qu'à un moment ou à un autre on ne sera pas poussé à quelque extravagance. Tant vaut qu'on ne parle pas de ces choses-là, qu'on n'attire pas l'attention là-dessus. »

Je lui dis : « Marche, marche, tu ne me dis pas tout! — Bien sûr que si, dit-il, qu'est-ce que tu veux que je te cache? » — Évidemment, c'est un historien; il ne cache rien : il interprète. Ce qui est arrivé est plus beau; je crois.

43 (1800 évidemment). Décembre. L'hiver qui avait commencé tôt et depuis, dare-dare, sans démarquer. Chaque jour la bise; les nuages s'entassent dans le fer à cheval entre l'Archat, le Jocond, la Plainie, le mont des Pâtres et l'Avers. Aux nuages d'octobre déjà noirs se sont ajoutés les nuages de novembre encore plus noirs, puis ceux de décembre par-dessus, très noirs et très lourds. Tout se tasse sur nous, sans bouger. La lumière a été verte, puis boyau de lièvre, puis noire avec cette particularité que, malgré ce noir, elle a des ombres d'un pourpre profond. Il y a huit jours on voyait encore le Habert du Jocond, la lisière des bois de sapins, la clairière des gentianes, un petit bout des prés qui pendent d'en haut. Puis les nuages ont caché tout ça. Bon. Alors, on voyait

encore Préfleuri et les troncs d'arbres qu'on a jetés de la coupe, puis, les nuages sont encore descendus et ont caché Préfleuri et les troncs d'arbres. Bon. Les nuages se sont arrêtés le long de la route qui monte au col. On voyait les érables et la patache de midi et quart pour Saint-Maurice. Il n'y avait pas encore de neige, on se dépêchait à passer le col dans les deux sens. On voyait encore très bien l'auberge (cette bâtisse que maintenant on appelle *Texaco* parce qu'on fait de la réclame pour de l'huile d'auto sur ses murs), on voyait l'auberge et tout un trafic de chevaux de renfort pour des farriers qui se dépêchaient de profiter du passage libre. On a vu le cabriolet du voyageur de la maison Colomb et Bernard, marchands de boulons à Grenoble. Il descendait du col. Quand celui-là rentrait, c'est que le col n'allait pas tarder à être bouché. Puis, les nuages ont couvert la route, *Texaco* et tout; ont bavé en dessous dans les prés de Bernard, les haies vives; et, ce matin, on voit, bien entendu, encore les vingt à vingt-cinq maisons du village avec leur épaisse barre d'ombre pourpre sous l'auvent, mais on ne voit plus la flèche du clocher, elle est coupée ras par le nuage, juste au-dessus des Sud, Nord, Est, Ouest.

D'ailleurs, tout de suite après il se met à tomber de la neige. A midi, tout est couvert, tout est effacé, il n'y a plus de monde, plus de bruits, plus rien. Des fumées lourdes coulent le long des toits et emmantellent les maisons; l'ombre des fenêtres, le papillonnement de la neige qui tombe l'éclaircit et la rend d'un rose sang frais dans lequel on voit battre le métronome d'une main qui essuie le givre

de la vitre, puis apparaît dans le carreau un visage émacié et cruel qui regarde.

Tous ces visages, qu'ils soient d'hommes, de femmes, même d'enfants, ont des barbes postiches faites de l'obscurité des pièces desquelles ils émergent, des barbes de raphia noir qui mangent leurs bouches. Ils ont tous l'air de prêtres d'une sorte de serpent à plumes, même le curé catholique, malgré l'ora pro nobis gravé sur le linteau de la fenêtre.

Une heure, deux heures, trois heures, la neige continue à tomber. Quatre heures; la nuit; on allume les âtres; il neige. Cinq heures. Six, sept; on allume les lampes; il neige. Dehors, il n'y a plus ni terre ni ciel, ni village ni montagne; il n'y a plus que les amas croulants de cette épaisse poussière glacée d'un monde qui a dû éclater. La pièce même où l'âtre s'éteint n'est plus habitable. Il n'y a plus d'habitable, c'est-à-dire il n'y a plus d'endroit où l'on puisse imaginer un monde aux couleurs du paon, que le lit. Et encore, bien couverts et bien serrés, à deux, ou à trois, quatre, des fois cinq. On n'imagine pas que ça puisse être encore si vaste, les corps. Qui aurait pensé à Chichiliane?

Et pourtant, c'était justement ça.

Un jour, deux jours, trois jours, vingt jours de neige; jusqu'aux environs du 16 décembre. On ne sait pas exactement la date, mais enfin, 15, 16 ou 17, c'est un de ces trois jours-là, le soir, qu'on ne trouva plus Marie Chazottes.

— Comment, on ne la trouve plus?

— Non, disparue.

— Qu'est-ce que vous me dites là?

— Disparue depuis trois heures de l'après-midi.

On a d'abord cru qu'elle était allée chez sa com-mère, non; chez une telle, non. On ne l'a vue nulle part.

Le lendemain, à travers la neige qui continue à tomber dru, on voit passer Bergues avec ses raquettes, et il descend du côté du cimetiè-re des protestants, vers les Adrets. On en voit un autre qui monte vers la Plaine par le chemin des chèvres; et un troisième qui file à Saint-Maurice pour, de là, après avoir cherché dans les vallons, aller prévenir les gendarmes.

Car, Marie Chazottes a bel et bien disparu. Elle est sortie de chez elle vers les trois heures de l'après-midi, juste avec un fichu, et sa mère a même dû la rappeler pour qu'elle mette ses sabots; elle sortait en chaussons, n'allant, dit-elle, que jusqu'au hangar de l'autre côté de la grange. Elle a tourné l'angle du mur et, depuis, plus rien.

Les uns disent... cinquante histoires naturelle-ment, pendant que la neige continue à tomber, tout décembre.

Cette Marie Chazottes avait vingt ans, vingt-deux ans. Difficile aussi de savoir comment elle était, car ici on vous dit : « C'est une belle femme » pour « une grosse femme ». Belle? Il faut de gros mol-lets, de grosses cuisses, une grosse poitrine et se bouger assez vite; alors c'est beau. Sinon, on consi-dère que c'est du temps perdu. On ira jusqu'à dire : « Elle est pas mal », ou : « Elle est jolie », mais on ne dira jamais : « Elle est belle. »

La belle-mère de Raoul, tenez, c'est une Cha-zottes. C'est même la fille de la tante de cette Marie de 43; une tante qui était plus jeune que sa nièce;

ce qui arrive très souvent par ici. Eh bien, voilà, celle-là, et par conséquent la femme de Raoul, est une Chazottes. Le petit Marcel Pugnet, il en vient par sa mère qui était la sœur de la belle-mère de Raoul. Et les Dumont, ils en viennent aussi, par la fille du cousin germain de la belle-mère de Raoul.

Les Dumont, précisément (il est vrai qu'on ne juge pas les hommes comme on juge les femmes), mais, les Dumont sont de très beaux hommes, incontestablement. Ça, à Saint-Maurice, Avers, Prébois, on est d'accord. La stature, les yeux clairs, affables, serviables, la façon de marcher : ils ont tout pour eux. Ils ont un très joli nez, un nez que vous retrouvez chez le petit Marcel, de même que les yeux clairs. Les Dumont, les Pugnet, la femme de Raoul sont bruns, d'un brun même rare ici : très noir et luisant. Et, la femme de Raoul, même en faisant le travail qu'elle fait, toujours dehors et aux champs, est restée blanche. Enfin, elle n'est pas hâlée comme tout le monde. Le haut des bras, on le voit dans la manche du corsage, est resté blanc comme du lait. Les Dumont, ils sont blêmes, pas rouges ni bronzés, quoiqu'ils soient en parfaite santé. C'est ainsi qu'on peut, peut-être, voir Marie Chazottes : une petite brune aux yeux clairs, blanche comme du lait, vive et bien faite, comme la femme de Raoul.

Tous ceux dont nous venons de parler et qu'on peut voir vivre de nos jours sont honnêtes et ils forcent même peut-être un peu vers l'austérité. De même, en 43, on ne pensa pas une minute que Marie Chazottes avait pu *s'enlever*. Un gendarme prononça le mot, mais, c'était un gendarme, et originaire de la vallée du Grésivaudan. D'ailleurs,

*s'enlever* avec qui? Tous les garçons du village étaient là. De plus, tout le monde le savait, elle ne *fréquentait* pas. Et, quand sa mère la rappela pour lui faire mettre ses sabots, elle sortait en chaussons. A se faire *enlever*, c'était à se faire enlever par un ange, alors!

On ne parla pas d'ange, mais c'est tout juste. Quand Bergues et les deux autres braconniers et qui connaissaient parfaitement leur affaire (tous les coins où l'on peut se perdre) rentrèrent bredouilles, on parla de diable en tout cas. On en parla même tellement que le dimanche d'après le curé fit un sermon spécial à ce sujet. Il y avait très peu de monde pour l'entendre, à part quelques vieilles, curieuses, on sortait le moins possible. Le curé dit que le diable était un ange, un ange noir, mais un ange. C'est-à-dire que, s'il avait eu à faire avec Marie Chazottes, il s'y serait pris autrement. Il n'en manque pas des femmes qui sont dans sa clientèle, elles ne disparaissent pas. Au contraire. Si le diable avait voulu s'occuper de Marie Chazottes, il ne l'aurait pas emportée. Il l'aurait...

Juste à ce moment-là on entendit un coup de fusil dehors et deux cris. La neige ne s'était pas arrêtée de tomber parce que c'était dimanche, au contraire, et le jour était si sombre que cette messe de dix heures du matin avait une lumière de fin de vêpres.

— Ne bougez pas, dit le curé à ses dix ou douze vieilles tout d'un coup transies.

Il descendit de chaire, fit cacher son abbéton dans un confessionnal et il alla ouvrir la porte. C'était un bel homme. La porte pouvait être ouverte,



JEAN GIONO

Un roi sans divertissement

Une pensée vieille comme le monde, sur laquelle ont brodé Montaigne, Bossuet et La Bruyère, mise en maxime par Pascal (« Un roi sans divertissement est un homme plein de misères »), a inspiré à Giono, à propos d'un épisode de banditisme montagnard, une œuvre mystérieuse et troublante. En purgeant la contrée d'un malfaiteur – qu'il se garde de déferer à la justice –, le capitaine de gendarmerie Langlois n'a pu – en dépit de l'indulgence du procureur et de la société locale – exorciser ses propres démons. Quelques années encore, il s'étourdira de fêtes mondaines et de battues aux loups, avant de finir tragiquement, comme sa victime, en fumant, en guise de cigare, une cartouche de dynamite. Le sang d'une oie décapitée répond, à la dernière page du livre, aux traces sanglantes que laissèrent sur la neige les victimes du malfaiteur, ou le chien égorgé par un loup au cours d'une de ces violentes parties de chasse que le capitaine affectionnait.

Date – 1843 – et lieu – le canton raviné de Trièves – soulignent le romantisme de cette étrange et mystérieuse histoire.

*nrf*



9 782070 228225



48-1 A 22822 ISBN 2-07-022822-3

Extrait de la publication